

Teufeurs en équilibre
une approche socio-filmique
par Alexandra Tilman

Ces fêtes, au-delà de leur caractère déviant, témoignent d'une récurrence du festif ou de ce que George Bataille nomme « la dépense », comme si l'Homme en marge de ses activités rationnelles et économiques, avait toujours besoin de s'inventer et de partager des zones d'excès, d'atteindre un état de conscience modifié, une ivresse des sens. (...)

La Répétition régulière de la pulsation (RRP) avec son caractère obsessionnel incarne le retour du refoulé : c'est précisément ce qu'on ne veut pas entendre, la marque de la folie.

Emmanuel Grynspan, *Naissance et mutation d'une pulsation.*¹

Introduction

Émilien, un jeune homme d'une trentaine d'années appuie sur des boutons qui font osciller des lignes sur l'écran de son ordinateur. Des sons sortent des enceintes comme des répétitions régulières de pulsation. Il mélange aussi des disques qui tournent sur des platines. On entend d'abord « j'aime regarder les filles² » qui disparaît petit à petit, submergé par un flot de break beat. Ses veines sont saillantes. Son regard est concentré. Puis, ses yeux bleu très clair se ferment un instant. Il prend sa guitare et joue quelques accords saturés sur un rythme pré-enregistré. Il y ajoute un extrait de film coupé, distordu et répété qui dit quelque chose comme, « vous vous croyez où là ». Au milieu de la petite pièce, la chienne dort, imperturbable, sur son coussin. Les câbles sont emmêlés et les boutons des machines clignotent. Dehors, des ouvriers refont la chaussée au marteau piqueur tandis que les passants les contournent.

Des images de ville de banlieue puis de village de la campagne normande défilent : on passe de barres d'immeubles à de vieilles maisons de briques rouges entourées de champs. La ville du Havre apparaît en bas de la colline avec ses cheminées et son port industriel massif.

Des images d'archives nous montrent des fêtes techno et des concerts punk dans les friches industrielles, les anciens docks, les hangars et les champs alentours.

Ces images sont issues d'un film réalisé dans le cadre d'une recherche sociologique dont nous parlerons ici. Trois histoires se mêlent dans cette recherche et sa restitution filmée. Trois histoires interdépendantes qui sont aussi trois échelles différentes de regards, d'analyses et de discours sociologiques. Un récit de vie d'abord, celui d'Émilien, originaire du Havre venu à Paris à 18 ans pour faire une école de son et fuir le travail en usine ou au Mac Donald, fuir l'ennui et la stagnation que représente pour lui la vie au Havre. L'histoire de ses déviances et de ses difficultés à se mouvoir dans une société à laquelle il a du mal à adhérer. L'histoire d'un mouvement collectif ensuite. Un mouvement propre à une génération, un moment et un espace. L'histoire des free parties venues d'Angleterre et arrivées en France par le Havre, musique et fêtes pirates transportées par les nouveaux nomades du monde moderne qu'on appelle les travellers. Ce phénomène s'inscrivant dans une *autre* histoire, plus large, une histoire anthropologique et sociale de la modernité et des nouveaux rapports entre travail et loisir, entre dévouement et aliénation, entre déviance et normalité, qui interroge les limites de la liberté et du choix de vie dans notre société.

¹ In *Mutation, La fête techno, tout seul et tous ensemble*, Dirigé par Béatrice Mabilon-Bonfils, éd. Autrement, 2004

² Un tube international composé et interprété par Patrick Coutin en 1981

Quelques points d'appuis

Dans ces histoires, les images et les sons, les musiques et les mots sont d'abord des matériaux recueillis au cours de la recherche de terrain. L'œil, l'oreille et le stylo, les rencontres et les discussions informelles d'abord puis l'utilisation de la caméra sont les outils de cette recherche. Ce pourrait être aussi un appareil photographique mais le sujet des free parties, phénomène éminemment visuel et sonore, éphémère et mouvant, a paru très vite intéressant à saisir par film. Cette méthode de travail qui est traditionnellement plutôt propre à l'ethnologie (l'Anthropologie visuelle étant largement développée depuis les travaux de Jean Rouch) sert aujourd'hui de manière diffuse certaines recherches sociologiques de terrain, les deux disciplines étant mêlées dans leur forme méthodologique et leurs champs sociaux.

La sociologie filmique elle, souhaite dépasser le simple caractère de « réalisme ontologique³ » du film de recherche et inventer des formes d'écritures à la fois cinématographiques et sociologiques. À l'aide de la matière recueillie et des analyses développées, s'opère alors un travail de création et de montage formant une écriture audiovisuelle articulée avec un discours sociologique qui porte un regard spécifique sur le monde social. Dans le cadre d'une recherche sur la déviance sociale, il nous faut préciser que le point de vue ainsi développé s'appuie sur une approche théorique pluridisciplinaire.

Ainsi, il s'agira pour nous d'adopter un point de vue complexe au sens où l'entend Edgar Morin⁴, qui implique de dépasser l'opposition classique établie entre d'un côté le monde de la représentation, de l'imaginaire, du rêve, de la subjectivité et de l'autre, les visions et interprétations rationnelles, objectives et scientifiques du monde. Nous pensons que les arts et les sciences ont à voir ensemble en tant qu'ils opèrent des « ruptures avec les habitudes mentales acquises dans le maniement des symboles et des signes⁵. » Les désordres sociaux contiennent souvent de manière inhérente de multiples facettes mêlant les constructions imaginaires de la déviance, dans ses représentations et dans ses formes d'actions à la fois individuelles et collectives, aux évolutions structurelles qui traduisent l'aspect malléable de l'inscription spatiotemporelle des désordres. Il s'agit donc par le film sociologique de s'inscrire aussi bien dans une forme de relativité de la pensée et du discours que de faire acte de marqueur de réalités socio-économiques.

Premier pas : Les free parties et la question de la déviance sociale

Définition

Les *free parties*, qu'on nomme la plupart du temps, « free » ou « teuf » (fête en verlan) sont des fêtes pirates, organisées illégalement, ouvertes à tous et gratuites. Elles se déroulent souvent dans la nature (une forêt, un champ, une montagne) ou dans des usines ou hangars désaffectés, pendant 12h, 24h, parfois même 48h. Le phénomène des free s'inscrit dans l'histoire des mouvements musicaux et festifs et fait apparaître certains liens de filiation dans son caractère à la fois de rupture et de continuité spatio-temporelle avec des formes d'organisations déviantes pouvant aller des fêtes anarchistes du début du siècle au mouvement hippie des années 60. Ces fêtes peuvent être considérées comme des *zones d'autonomie temporaire*, des *TAZ*, concept inventé par Hakim Bey, dans le sens où « une TAZ se manifeste à qui sait la voir, "apparaissant-disparaissant" pour mieux échapper aux Arpenteurs de l'État. Elle occupe provisoirement un territoire, dans l'espace, le temps ou l'imaginaire, et se dissout dès lors qu'il est répertorié⁶. » Elles sont subversives par leur autogestion, leur autonomie. Leurs organisateurs ne demandent rien à personne, squattent les espaces, se « contrefoutent des lois de la

³ Bazin A., *Qu'est-ce que le cinéma ?*, Editions du Cerf, 1962

⁴ Morin E. *Introduction à la pensée Complexe*, Le seuil, 1990

⁵ Naville P., "*Instrumentation audiovisuelle et recherche en sociologie*", in *Revue Française de Sociologie*, VII, 1966, pp.158-168

⁶ Bay H., *TAZ*, Éditions de l'Éclat, Paris, 1997

république et des règles de la société marchande et prônent le plaisir de l'instant⁷. » Les free existent depuis le début des années 1990. Elles diffusent de la musique électronique comme les *raves*, mais elles s'en distinguent par leur caractère de clandestinité et de gratuité, fonctionnant en général sur le système de donation, c'est-à-dire un prix fixé selon l'appréciation du participant.

Le Havre et les teufs : une histoire de la modernité

Les Spiral Tribes, précurseurs du mouvement dans les années 1990 en Angleterre, laissant derrière eux la répression grandissante mise en place par le gouvernement Thatcher à l'égard des rassemblements techno, ont trouvé pour un temps leur bonheur dans les friches industrielles et les anciens docks du Havre laissés à l'abandon. Cette ville de travailleurs de l'industrie où arrivent parfois ceux qui viennent d'ailleurs, rejetés et exilés, détient une tradition festive et musicale importante. En liaison directe avec l'Angleterre, le Havre a été un haut lieu de la *teuf* et l'histoire aussi bien musicale que sociale du Havre permet de penser de manière significative les liens entre travail industriel et musiques industrielles. Dans les années 1990 « *La ville était pleine de vide, il y avait plein d'espaces vides*⁸. » Des zones urbaines entières laissées à l'abandon du fait des transformations du mode de travail industriel. Un espace-temps marqué par une sorte de « liberté interstitielle » pour nos pirates mélomanes, une phase de transition socio-économique ouvrant des brèches dans lesquelles pouvaient alors venir se nicher de nouvelles formes d'organisations sociales et créatrices. Certains parlent de retour à des formes de solidarités mécaniques, d'inventions de nouvelles façons d'être ensemble dans des lieux qui, n'étant plus des propriétés de la production capitaliste, sont récupérés et détournés vers des formes d'auto organisations de squats, de fêtes et de concerts... Les musiques industrielles émergent ainsi dans un environnement spécifique dont elles prennent « les éléments les plus insupportables pour les détourner, les distordre, se les approprier⁹ ». La ville du Havre nous intéresse particulièrement par rapport à cet élément socio-musical car elle charrie non seulement les histoires de l'industrialisation occidentale, mais elle garde les traces de l'histoire de la modernité de manière plus globale et des rapports socio-économiques internationaux qui en découlent. Commerce avec le Nouveau Monde, traite des noirs, colonies, industrialisation, guerres marquent cette ville depuis le 15^e siècle et les produits issus de ces histoires y transitent. Du marché d'esclaves venus d'Afrique et envoyés en Amérique nous revient du café, du sucre, du coton, du tabac. Puis avec le développement des colonies, ce sont les bananes, cacao, épices, riz... L'industrialisation mène à l'importation de produits fabriqués en masse dans les pays où « ça ne coûte pas cher. » Aujourd'hui, ce sont des *cargos-immeubles*, pleins de *conteneurs-légos* entassés les uns sur les autres qui rentrent et sortent du port. On envoie de l'Evian à Tokyo, des camions usés à Cotonou et on reçoit des paires de Nike et des jeans Levis de Chine, des Philippines, du Cambodge. *Et la musique passe et repasse...* De l'esclavage, reste le blues puis le jazz dans les années 1940. Les innovations musicales de Miles Davis et d'autres créateurs passent par là, profitant de la liaison directe avec New York. Musiques déjà traversées d'électricité, d'électronique, de techno avant l'heure. Le rock dans les années 60 et le punk dans les années 80 se développent dans les squats et les petites salles de concerts, puis le rap dans les cités du Havre. Ces musiques sont contestataires, elles parlent de la difficulté du travail puis de son absence, des laissés-pour-compte, de ceux qui sont coincés dans une vie insensée. On y retrouve parfois l'essence du discours des luttes ouvrières et syndicales et des mouvements anarchistes qui ont fortement marqué la ville par le passé. L'industrie, les raffineries de pétrole et les usines présentent aujourd'hui des possibilités d'embauches limitées et les revendications ouvrières et syndicales paraissent désuètes, "out of order". « *Difficile de trouver un bon boulot.* » Une enclave, un sentiment d'être coincé, pour Émilien comme pour d'autres. Le Havre est à la fois mouvement et immobilisme. Une zone de passage et de sédentarisation longue durée. « *S'il n'y a pas beaucoup de travail, il n'y a pas beaucoup de loisirs non plus. L'hiver est rude et la mer est fraîche.* » Il y a la Fête de la Mer, la Foire, et parfois le passage dans la ville de la compagnie Royal de Luxe et ses personnages géants¹⁰.

⁷ Kyrou A., *Techno Rebelle. Un siècle de musique électronique*, Denoël, Paris, 2002

⁸ Les phrases en italiques et entre guillemets sont issues d'entretiens avec Émilien

⁹ Kyrou A., 2002, *op.cit.*

¹⁰ Royal de Luxe est une compagnie de théâtre de rue

Loisirs organisés, encadrés où se massent enfants, parents, grands-parents, à l'occasion. Une part de la jeunesse, elle, s'ennuie et se fascine pour un ailleurs. « *Et en free party, on est vraiment ailleurs.* »

Deuxième pas : La teuf dans l'équilibre entre loisir et travail

Les fêtes techno pirates transforment les paysages, transforment la vision, les liens et les sens. Au contraire du rap et du rock, dans la techno, il n'y a pas de discours verbal. S'en dégage l'impression qu'il n'y a plus rien à dire, mais qu'il y a à ressentir. La parole évacuée, on se concentre sur les vibrations sonnantes et trébuchantes, les sons enchaînés, répétés frénétiquement et de façon mécanique qui rappellent ceux des nacelles du port, des outils qui tapent sur le fer, des matières qui brûlent, qui crissent et qui plient. Les musiques industrielles, ces musiques « rebelles » comme dirait Ariel Kyrrou, reprennent les sons des usines, des machines, des embouteillages, de tout ce qui est sale, désagréable, contraignant, en les manipulant, en répétant cent fois un mot ou une déflagration, en les distordant, en les accélérant, en les ralentissant, histoire d'interrompre la marche du temps, le temps d'une fête ou d'un morceau. Et le temps n'est pas le même pour tous, le travail rythme et dicte son passage.

De grandes différences apparaissent quant aux sens que les participants aux free parties donnent à cette activité. Au-delà du fait que ce phénomène est propre à la jeunesse et à son besoin de défoulement et de transgression¹¹, nous avons remarqué que les significations subjectives de la pratique des free parties varient (entre autres) en fonction de la place et de la nature du travail effectué (ou pas) durant la semaine. Pour ceux, dont le passage du temps est divisé entre temps de travail et temps libre, la participation aux fêtes pirates prend un sens d'échappatoire aux contraintes normatives sociales qui sont lourdes et pesantes. La free party est alors plus qu'un loisir (loisir, au sens d'activité non productive proposée par les institutions sociales), elle est une échappatoire par son caractère d'autogestion, de *désordre autonome*, de *transgression en toute liberté*. Le passage du temps est alors vécu en opposition à la routine et à l'ennui dû au travail alimentaire répétitif et aliénant.

JB a 29 ans. Son visage est marqué. Crâne rasé et sweet-shirt kaki. Il essaie de raconter sa journée de travail : Il se lève à 7h, prend sa douche, boit un café, se tape les embouteillages pour arriver dans son atelier de miroiterie de banlieue... Mais non, il n'arrive pas à s'exprimer. Lapsus, rire... Il s'emmêle les pédales, il dit « comment je pourrais te faire ça? » Impossible de sortir les mots dans l'ordre, il dit, « attends, y manque un truc là », reprends, butte sur les mots, hésite, se trompe et s'énerve... « c'est des trucs tellement banals aussi pour moi, pfff. »

Dans son atelier en préfabriqué, son travail consiste à répéter quotidiennement les mêmes gestes. Il trace et découpe des morceaux de verre. Applique méticuleusement du mastic le long d'une fenêtre. Puis, ce sont les gestes du danseur devant les enceintes, répétitifs et concentrés, en rythme sur la basse lourde et rapide. La main oscille légèrement sur les aigus tandis que les pieds tapent le sol, gauche, droite, gauche, droite...¹²

Cela fait dix ans qu'il va en free parties et treize ans qu'il travaille comme ouvrier miroitier. Parce qu'il « *bosse, il ne tombe pas trop dedans*¹³ », il ne se drogue *pas* « trop », et parce qu'il fait la teuf, il supporte sa semaine de travail. Cette double pratique s'inscrit alors dans une forme d'équilibre répétitif, l'une lui permettant de vivre l'autre. Pour celui qui y participe, la free assouvit clairement le besoin d'échappatoire au poids du travail ennuyeux, n'apportant ni plaisir, ni satisfaction autre que la paye en fin de mois.

La teuf est alors considérée plus largement comme une zone d'autonomie temporaire, face au poids des normes, aux contraintes sociales, aux règles de la vie quotidienne plus difficiles à vivre pour certains que pour d'autres. Pour JB, les teufs, c'est comme une « *claque dans la gueule* », celle qui nous réveille. « *On gueule, on danse, on rigole, entre nous, rien qu'entre nous, on fait notre truc nous-même, pour une fois, ça se règle entre nous et y'a presque jamais de galère.* » C'est la danse de la guerre façon Apache, c'est la tribu façon Mad Max, c'est l'usine façon « tous ensemble, tous

¹¹ Voir à ce propos les travaux de Michel Maffesoli

¹² Extraits du court-métrage « *Des fois je me demande* », réalisé en 2006 au sein du master Image et Société, Université d'Évry

¹³ Les phrases en italiques et entre guillemets sont issues d'entretiens avec JB

ensemble, ouais, ouais ! ». Le quotidien ouvrier de JB est là, bien présent, mais « à une autre sauce. » JB « fait son boulot », mais là où il se sent vraiment « à sa place », c'est lorsqu'il sort de la ville, des embouteillages, et qu'il se retrouve en pleine nature avec d'autres, à danser devant le mur d'enceintes. *Boum, boum boum, alllllezz !* C'est ça le loisir pour JB, c'est d'aller en teuf et de prendre des substances illicites qui le font planer, rire, danser, voir et sentir "autrement". Les fêtes sont cachées, illégales, il faut se déjouer de la police, échapper au contrôle, ne pas se faire "serrer"¹⁴ pour pouvoir passer une nuit voir deux en musique, dans une forêt, un champ, ou un hangar désaffecté... *Esquiver*, contourner les règles et l'autorité, et se défoncer « *en toute liberté* ». Mais JB sait qu'il se maintient dans un équilibre fragile, qu'il prend de risques ; rentrer en voiture sans avoir dormi, en ayant consommé des drogues, se faire arrêter, *rester perché*¹⁵... La pesanteur de la drogue, le risque des pratiques illégales, la fatigue et la perte de plaisir qui grandit au fur et à mesure des années se font sentir... *Que reste-il à faire ?*

Cette question posée en implique une autre : celle du glissement possible d'un côté ou de l'autre de la frontière floue entre position de déviant et intégration sociale. Glissement qui peut amener « l'homme, (à) se retrouver en position d'exilé, d'étranger ou de barbare dans sa propre société¹⁶ ».

Troisième pas : La déviance entre individus et structures, du particulier au global

Être un *punk* ou un *teufeur* implique certaines caractéristiques qui situent les individus dans une position d'appartenance à un groupe s'identifiant à une forme de culture, de pratiques et de mode de vie contenant des caractéristiques déviantes, en tout cas, qui cherche à se différencier *apparemment du reste de la société*. Mais la « différence » ne suffit pas à définir la déviance, il faut y ajouter les mots « exclusion », « isolement » ou encore « répression ». Deux dimensions s'articulent alors quant à cette question de la marginalité : celle du phénomène observé en lui-même, le mouvement des free parties, et celle de la trajectoire individuelle de ses participants.

On sait que médias, politiques et sciences interagissent et agissent de manière complexe quant à la définition et à la catégorisation structurelle des phénomènes sociaux sur l'axe normatif. L'analyse sociologique des free parties prend en compte, dans ce cadre, la question des frontières de la déviance, de la malléabilité des catégories et des définitions en matière de déviance : matière molle, transformable. Le glissement de statut et de visibilité des teufs a transformé leur place et leur signification dans la société. En 2001, Thierry Mariani dépose un amendement au projet de loi sur la sécurité quotidienne (LSQ), visant à autoriser la police à saisir le matériel ayant permis l'organisation des free parties. Une peine de prison pour les organisateurs et une amende de 7500 euros se rajoute à cette loi en 2002 avec le décret Vaillant. Lorsque Nicolas Sarkozy intègre le ministère de l'intérieur, il décide d'autoriser certains Teknivals¹⁷ et de les "encadrer". Les « zones d'autonomie temporaire » deviennent alors des zones de rassemblements massifs (100 000 personnes au *Sarkoval* de 2002), surveillées, encadrées, contrôlées. Ces nouvelles lois répressives affaiblissent les TAZ, les *normalisent* et s'ajoutent à cela les politiques de rénovation urbaine qui transforment le paysage de la ville du Havre. Les anciens docks deviennent des centres commerciaux, des zones réhabilitées et sécurisées. « *On trouve encore des teufs au Havre, mais il faut aller plus loin, dans la campagne.* » raconte Émilien. Ce sont des petits événements, discrets et de courte durée, pour ne pas se faire arrêter par la police. Quant à ceux qui sont autorisés, les hélicoptères les survolent et les surveillent, les policiers en uniforme ou en civil filment et photographient les participants de ces fêtes devenues alors une forme de loisir de masse.

Émilien a grandit au Havre et a suivi ses transformations. Ses premières free et les premières défonces qui les ont accompagnées se sont passées là-bas. En même temps qu'il découvrait la techno tout en

¹⁴ Arrêter par la police

¹⁵ Ne pas redescendre d'une montée de drogue, ne pas retrouver son état normal

¹⁶ Balandier G., *Le désordre, éloge du mouvement*, Fayard, Paris, 1988

¹⁷ Festivals techno

étant déjà un adepte du punk et du métal, il a obtenu son bac STI génie civil et s'est essayé un peu au travail à l'usine. Il s'est ensuite décidé à venir à Paris et à faire de la musique son activité principale. Lorsqu'il fait du son, il y mêle son vécu, ce qu'il connaît, ce qu'il aime et ce qu'il a fui. Dans cette musique industrielle, qui pirate, sample et réinvente, il y a l'électrification du monde, le travail en usine, il y a les conteneurs entassés dans le port hyper modernisé du Havre, il y a la coupure nette et tranchante avec la culture de ses parents.

Il raconte : « *Je m'appelle des fois on allait se promener dans la campagne autour du Havre avec mon père et ma mère. Mon père, il s'arrêtait au pied des poteaux électriques pour m'expliquer le système de soudure. C'est dingue quand même, j'en ai rien à foutre moi des poteaux électriques. Je préfère regarder au loin, putain, on est sur des collines et tout, et lui, y'a que ça qui l'intéressait les poteaux électriques, alors qu'on était en pleine nature... Parce qu'il est chaudronnier. C'est son kif. Il bosse à la centrale thermique à 3 mètres de profondeur dans 2 mètres de suies à souder des bouts de métal ensemble. Il a jamais voulu passer chef. Il veut pas diriger les autres.* »

Un mode de vie insensé pour Émilien, un monde auquel il n'adhère pas, n'accroche pas, celui de la vie répartie entre travail et loisir de groupe, de masse, à la chaîne. Il fait des « *petits boulots* » parfois comme ouvrier ou comme technicien pour un temps, mais seulement dans l'idée de gagner l'argent qui va lui permettre de vivre pour aller vers autre chose... de voyager avec et pour sa musique. Il achète et revend de la drogue aussi parfois, pour « *faire des sous* » et consommer.

Le sociologue qui observe ce genre de trajectoires s'interroge quant aux limites de l'acceptable, du laisser-faire, de la possibilité de faire autrement, que se soit dans la construction collective ou l'autodestruction individuelle, du choix de vie dans la société contemporaine. On peut dans notre société, travailler, se droguer, toucher sa paye, payer son loyer, faire de la musique, prendre des vacances, participer à des fêtes pirates... *tout en même temps*... Quelle est alors la limite ? Où est la frontière ? JB n'a jamais eu de *problème avec la police*, il a toujours acheté et consommé des drogues, mais n'en a jamais vendu, il n'est jamais devenu toxicomane, il a participé à des free parties, mais n'en a jamais organisé, il est toujours arrivé à l'heure au boulot et ne s'est jamais fait « viré » depuis qu'il a obtenu son CAP. Le chômage et le RSA, il ne connaît pas. Émilien, lui, a franchi ces *limites* et lorsqu'il s'est fait arrêté pour une histoire de deal dont il se défend, il s'est quand même retrouvé en prison. Il a fait trois mois de préventive à Fleury Mérogis et est aujourd'hui en attente de jugement. Il doit se faire suivre dans un centre de désintoxication et « pointer » tous les mois au contrôle judiciaire.

Il raconte : « *Je devais partir avec un pote DJ faire un tour des squats et des teufs vers la Hollande cet été. J'avais bossé comme un ouf pour me payer des vacances. Je me suis tapé trois heures de transports par jour pendant trois mois pour tirer des câbles toute la journée. Je me faisais un taqué¹⁸ avant de partir le matin, comme ça j'étais opé¹⁹ toute la journée. Ça faisait trois ans que j'étais pas parti. Quand les flics m'ont appelé par mon prénom en bas de l'immeuble, j'ai compris que j'étais sur écoute depuis un moment. Ils m'attendaient depuis 6h du mat'. J'étais en retard pour le taf. (...) Pfff, paye tes vacances en taule.*

Quand je suis arrivé dans la cellule y'avait une paire de Nike, pile à ma taille. Ça m'a fait bizarre de porter des Nike et un jean. Au port tu sais, y'a que 10% des conteneurs qui sont vérifiés. Les Nike, t'as le pied gauche qui arrive au Havre et le pied droit à Marseille maintenant tellement y'a eu de vols de conteneurs. »

80 % des marchandises dans le monde sont transportées par bateau et le Havre qui est le plus gros port de conteneurs de France connaît un certain nombre de trafics, de détournements, de systèmes de passe-droits en lien avec le transit massif de marchandise. Malgré une surveillance accrue des déplacements de conteneurs et une mécanisation du système de travail, « *tout le monde au Havre fume les mêmes cigarettes, qui changent selon les arrivages. Et c'est plein de bons plans pour la défonce.* » Nous ne faisons que mentionner ici ces mécanismes de désordre connus par les chercheurs qui analysent les systèmes de trafics et de délinquances organisés. Mais il est important d'évoquer cet aspect du monde

¹⁸ Une injection de drogue, en l'occurrence, un mélange de cocaïne et d'héroïne qu'on appelle « speed ball »

¹⁹ Diminutif d' « opérationnel »

social dont Émilien est contemporain et auquel il s'est frotté et cogné. Émilien revenait parfois au Havre pour profiter des bas prix de la drogue. Son portrait socio-filmique met ainsi l'accent sur l'équilibre fragile dans lequel il se maintient *cahin-caha*. Ainsi on voit qu'il fabrique puis ne fabrique plus rien, il va bien, puis très mal, il se défonce, puis plus mais quand même un peu, puis beaucoup, puis moins. Il vend de la drogue, parfois beaucoup, parfois pas. Il est parfois amoureux, parfois abstinent. Il est instable, changeant difficile à cerner et à saisir. Il ne fait pas *comme il faut*. Il ne fait pas *ce qu'on lui dit*. Il attire les gens, mais leur fait peur aussi. Il ne laisse pas indifférent. Piercings, tatouages, scarifications, mutilations, injections de drogues... Parfois Émilien n'a plus envie que son cœur batte. Il ne fait plus de musique, n'organise plus de fêtes, ne drague plus les filles. Il se pousse dans les extrêmes et sa musique devient *méga hard-core*.

La trajectoire individuelle présentée ici, qui nous semble significative d'un état du monde social contemporain, est alors questionnée en termes de déterminismes structurels et de choix personnels, articulés ensembles. Il s'agit ainsi de réfléchir aux passages possibles d'une situation sociale à une autre à travers le prisme des différents niveaux d'environnements déviants. De penser non plus en termes d'opposition nette et frontale d'univers sociaux, mais plutôt en termes de *glissement de plaques* qui seraient superposées les unes sur les autres. Et ainsi de chercher les *failles* et les *brèches* de ces plaques dans lesquelles s'insèrent et s'inventent des formes de désordres et de déviations, provoquant des séismes de différentes sortes et à plusieurs niveaux, impliquant plusieurs échelles de regards et d'analyses ou plutôt plusieurs marches d'une même échelle.

La plus haute prend en compte l'analyse des grandes formes de désordres liées au système capitaliste lui-même et à son histoire. Ensuite, et en lien, se trouvent *les dérives groupales* liées à ces mécanismes socio-économiques (là où on trouve ceux qui utilisent le système contre lui-même, et dont le système se sert à son tour - délinquance, trafic illégal, détournements et contrefaçons excessives qui mènent à l'exclusion, et la prison pour certains). Enfin au niveau individuel et interindividuel, il s'agit de comprendre ceux qu'on pourrait considérer comme « en-dehors », ceux qui dévient par la recherche d'un « autre chemin » (rappelons que *deviare* signifie « s'écarter du droit chemin »). Ceux qui refusent ou n'arrivent pas à *faire avec le monde* qui les entoure. Ces formes d'existence, de pratiques et de pensées expriment souvent un manque, une frustration, un mal-être, une forme de destruction et d'autodestruction. Mais elles produisent en même temps des savoirs et des pratiques, qui apportent parfois « autre chose », un « à côté », un « ailleurs », un « autrement » qui remet en question ce que l'on sait déjà, le pré-établi, le préfabriqué, et qui peut ouvrir à de nouvelles possibilités d'existences sociales et culturelles. Ainsi, la trajectoire d'Émilien se mouvant entre insertion sociale et exclusion, création et destruction, travail et activités parallèles, liberté et enfermement, s'inscrit dans ces histoires de déviations plus globales, celle de groupes sociaux, celle de sociétés.

Conclusion

Pour pouvoir ainsi saisir les mécanismes de déviations en termes de variation et de contradiction à la fois individuelle et sociétale, donc dans leur complexité, le travail de documentaire sociologique est alors pensé comme un acte de recherche à long terme. Il permet de suivre les gens et les mouvements dans lesquels ils s'inscrivent sur une longue période et d'envisager les sujets abordés en termes de changements, d'évolutions, de mouvements, allant des frémissements aux vagues géantes. Le sociologue-cinéaste part et revient, lâche et reprend pour mieux regarder, pour mieux mesurer, pour être avec les gens dans une forme continue, sans peser, ni jouer un rôle trop grand dans la vie de ceux avec qui il travaille. Il peut alors regarder en profondeur les formes de rupture et de continuité de la déviance dans la vie d'une personne, dans la vie d'une génération, d'une époque, d'une société, et ainsi faire état d'un certain rapport dialectique et tensionnel entre les différentes strates, les différents niveaux de réel. « *De la base écologique ethno-morphologique aux états mentaux et aux actes physiques collectifs de ces différentes strates découlent des tensions verticales et horizontales* » nous dit Balandier²⁰. Nous le suivons dans sa démarche, ainsi que Gurvitch lorsqu'il dit que la vocation de

²⁰ Balandier G., Op. cit.

la sociologie et de faire surgir ces tensions en surface et en conscience, et de démasquer les contradictions indissociables de l'existence collective. Et ce, afin d'étudier « *les cheminements de la liberté à travers les déterminismes* »²¹ par une sociologie dynamiste, qui pense à « *ce qui était et ce qui n'est plus* »²², ce qui pourrait advenir et ce que nous pourrions y faire.

« Bibliographie »

- Balandier G., 1988, *Le désordre, éloge du mouvement*, Paris, ed. Fayard
Bay H., *TAZ*, 1997, Paris, Éd. de l'Éclat
Bazin A., 1962, *Qu'est-ce que le cinéma ?*, Paris, Ed. du Cerf
Grynspan E, 2004, *Naissance et mutation d'une pulsation*, In *La fête techno, tout seul et tous ensemble*, Dirigé par Béatrice Mabilon-Bonfils, éd. Autrement, coll. Mutation n°231, pp.43-57
Gurvitch G., 1955, *Déterminismes sociaux et liberté humaine. Vers l'étude sociologique des cheminements de la liberté*, in *Revue Économique*, Paris, ed. PUF
Kyrou A., 2002, *Techno Rebelle. Un siècle de musique électronique*, Paris, éd. Denoël
Maffesoli M., 1991, *Le Temps des tribus*, ed. Le Livre de Poche
Morin E., 1990, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ed. Le seuil
Naville P., 1966, "*Instrumentation audiovisuelle et recherche en sociologie*", in *Revue Française de Sociologie*, VII, pp.158-168
Ricoeur P., 2000, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris, éd. du Seuil

²¹ Gurvitch G., *Déterminismes sociaux et liberté humaine. Vers l'étude sociologique des cheminements de la liberté*, in *Revue Économique*, PUF, Paris, 1955

²² Ricoeur P., *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris : éditions du Seuil, 2000